

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	149 (2004)
Heft:	11-12
Artikel:	Adieu aux armes... : ce que l'armée a pu apporter à un officier de milice
Autor:	Weck, Hervé de
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-346429

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Adieu aux armes...

Ce que l'armée a pu apporter à un officier de milice

«J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi.»

Apôtre Paul

Dans ses *Notes de réflexion* publiées lors de sa prise de congé en 1981, le brigadier Louis-Edouard Roulet, chef du Service d'information à la troupe, rappelait: «Adieu marque la séparation. Le mot paraît cruel, mais il est à sa place. L'armée est faite de ruptures; que ce soit en temps de guerre par l'implacable élimination des morts et des disparus, ou en temps de paix par la succession des cadres et des hommes. On le sait bien: aux différents échelons ni le commandement ni la responsabilité ne se partagent. Lorsqu'on cède sa place à son successeur, c'est un vrai départ, sans espoir de retour. En fait, contrairement à ce qu'affirmait le général Guisan dans une jolie formule qu'il s'appliquait à lui-même, on ne rentre pas dans le rang, on en sort.»

■ Col Hervé de Weck

Le départ d'un soldat se situe habituellement sur deux plans: l'administratif et le fraternel. Mais il existe une troisième méthode, toute personnelle, qui consiste à lire intégralement son livret de service.

Le colonel EMG Maurice Zermatten l'avait fait avant le brigadier Roulet et en avait tiré *L'épée au bois dormant*¹, un livre exemplaire et émouvant, mais également une source d'histoire militaire intéressante, puisqu'elle concerne un témoin, un individu actif et réactif, incorporé dans une force de défense forcément très structurée.

«La camaraderie est la petite sœur simplette de l'amour et de l'amitié. Ses vertus sont domestiques. Elle naît du hasard, des aventures vécues en commun sous le drapeau du bataillon. L'effort, le risque, la victoire et la défaite scellent des pactes non écrits qui ne s'annulent, le plus souvent, qu'avec la vie. Parfois, le temps les métamorphose en amitié. Chaque épreuve vécue dans le coude à coude consolide des liens qui ne lâcheront plus. La camaraderie est joyeuse, après l'effort. Souvent bouffonne: c'est sa revanche. Elle craint de s'attendrir, de laisser deviner des émotions que l'on estimerait peu compatibles avec la vie militaire. C'est la forme de sa délicatesse. Longtemps après, longtemps, sur un quai de gare où deux camarades se rencontrent.

– Dis, la fois où tu as porté mon sac parce que j'allais crever, tu te souviens?

– Imbécile! C'était pour épater la section...

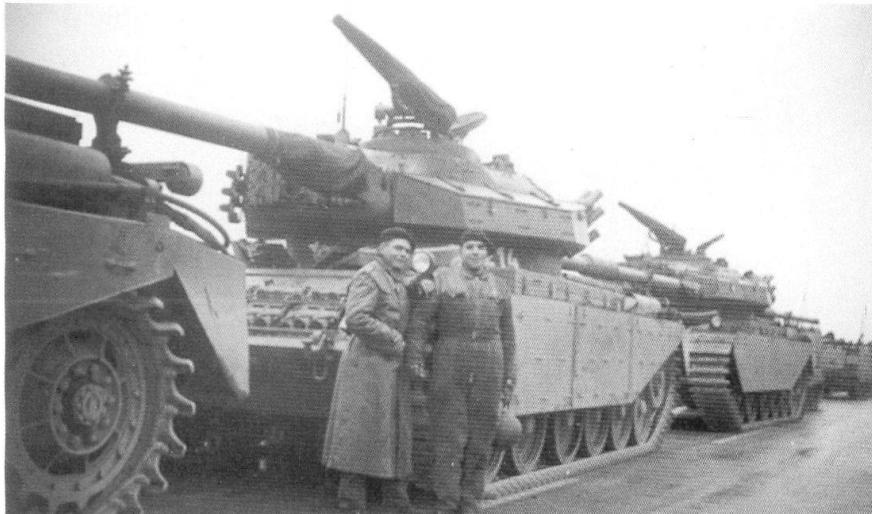
– Menteur...

Délicatesse. Elle sait être délicate, la bonne fille, mais n'aime pas qu'on le lui dise. Sa fidélité écarte les remerciements. Elle ne s'interroge guère. Moins spontanée, calculatrice, elle perdrat de son prix. Son prix? Sur le quai de la gare, deux octogénaires retrouvent leur vingtième année.

– Cher vieux, dis... C'était le bon temps.»

Maurice Zermatten, *L'épée au bois dormant*.

¹ Sion, Tamaris, 1986.



Automne 1963 : déplacement des Centurion de l'Ecole de recrues des troupes blindées 2/222 entre Bière et Thoune. Arrêt de contrôle à l'entrée de Berne (quartier de Bethleem).

Le président Kennedy a rappelé un jour qu'il convient de se poser la question « Que puis-je apporter à l'Etat ? » et pas seulement « Qu'est-ce que l'Etat peut m'apporter ? » Depuis les années 1960, cette constatation reste d'actualité, car les sociétés occidentales sont minées par un individualisme et un matérialiste toujours plus marqués. Certains dénoncent la mentalité d'assisté qui se développe partout. Aujourd'hui, recruter des cadres prêts à se dévouer dans la vie associative ou militaire devient problématique, d'autant plus que, souvent, les entreprises, en Suisse, ne sont plus prêtes à favoriser une carrière militaire conjuguée à une carrière civile : elles n'y voient pas un possible « retour d'investissement ». Même au Département de la défense, des chefs de service demandent des dispenses pour leurs collaborateurs convoqués à un service d'avancement ou un cours de répétition !

Il serait pourtant prétentieux de la part d'un officier d'étaler ce qu'il a apporté à l'Etat : jours

de service, sacrifices familiaux, professionnels et financiers, contribution à la mise en application d'une politique de sécurité. Les conditions actuelles étant ce qu'elles sont, il semble plus judicieux de mettre en évidence ce que l'armée apporte, qui peut être utile, voire précieux dans la vie professionnelle et associative, en prenant comme exemples quelques aspects de son cas personnel.

Une école de caractère : vertus du drill et de la dureté

En été 1963, un jeune étudiant en lettres débarque à l'Ecole de recrues des troupes blindées 222 commandée par le colonel EMG Hans Hüssi, un des meilleurs spécialistes suisse de l'arme blindée. L'autre, le colonel EMG Gérard Morier, se trouve à la tête de l'Ecole d'officiers des troupes mécanisées et légères. Les méthodes d'instruction et d'éducation en vigueur

pendant la Seconde Guerre mondiale, en particulier le drill aux armes, sont encore en vigueur. Je suis aujourd'hui convaincu que leurs vertus l'emportaient sur leurs faiblesses, même si elles impliquaient le principe de « l'engueulade systématique ».

A l'époque à Thoune, lorsqu'une recrue fait une pendule lors des premiers tirs au tout nouveau *Fusil d'assaut 57*, elle reçoit une copieuse bordée ; si elle récidive, elle se voit intimer l'ordre d'aller, au pas de course, voir sur la cible où elle a tiré et revenir au même rythme lâcher une nouvelle série. L'essoufflement et ce qu'on appelle aujourd'hui le stress peuvent provoquer de nouveaux coups manqués ! Nouvelle pendule... Il faut apporter au stand la cible et son cadre : il y a des tortues d'une espèce particulière qui se hâtent entre la ciblerie et le stand !

Dès le début de l'instruction sur le *Centurion*, le fer de lance des divisions mécanisées créées deux ans plus tôt, il faut savoir par cœur enclencher les commandes de la tourelle et procéder correctement aux contrôles formels, sous peine de faire dix fois le tour du char *par-dessus* et *par-dessous* ou d'effectuer un pas de course sur l'Allmend, avant de recommencer *illico* l'opération. Gare à celui qui, à ce moment, ne la maîtriserait pas parfaitement.

Le drill au canon de 10,5 cm et à la mitrailleuse coaxiale sont impitoyables. On comprend pourquoi : dans le duel mécanisé, le premier qui tire et qui tire juste a des chances de s'en sortir.

Cinq secondes après l'ordre de feu du commandant de char, il faut que le premier coup parte, ce qui postule un travail formel impeccable du pointeur et du chargeur.

A l'école d'officiers, les sous-officiers instructeurs, qui contrôlent les maniements de base de la *Mitrailleuse 51* (charger, retirer cartouche, changement de canon, changement de culasse et de canon) lors du «Test final mitrailleuse», n'acceptent aucune erreur. S'il en commet une, le malheureux aspirant doit s'entraîner pendant soixante minutes et repasser l'ensemble de l'épreuve. En ce qui me concerne, les «festivités» ont commencé à 20 heures pour se terminer à 6 heures le lendemain matin, si bien que je reprends le travail normal sans avoir la possibilité d'aller au petit déjeuner. L'ensemble du travail à la tourelle, le pilotage du *Centurion* étaient régis par les mêmes principes.

Aujourd'hui, de telles méthodes passeraient pour inhumaines et celui qui les appliquerait aurait vite sa photo et un article dans *Le Matin* et le *Blick*. Pourtant ne sont-elles pas toujours en vigueur dans le monde des sports où l'on pousse les intéressés à leurs limites et où on drille à mort certains gestes techniques? Trente ans plus tard, visitant un fortin d'infanterie avec un garde-fortifications, j'aperçois une *Mitrailleuse 51* et je propose à mon guide, expert en la matière, de contrôler sans aucune pitié mes manipulations de base: je commets une seule et unique faute. Oui, le drill des années 1960 était efficace!



1964: tir de section au réducteur 24 mm au Zielhang à Thoune. Les Centurion viennent de lancer les nébulogènes pour couvrir leur repli.

Avec le recul, on peut affirmer que la pédagogie militaire des années 1960 n'insistait pas assez sur la compréhension et la motivation au sens actuel du terme, mais ces conceptions prévalaient également dans la vie civile, en particulier dans les écoles. Au gymnase de Porrentruy, il aurait paru inconvenant qu'un élève interrompît le maître pour poser une question ou, surtout, pour contester ses dires. On apprenait beaucoup par cœur: les valences en chimie, mille vers de l'*Odyssée* en grec, autant de vers de l'*Enéide* ou de *Guillaume Tell* de Schiller.

Jusqu'à la maturité, on méritait chaque semaine une poésie. En histoire, le maître, qui passait pour «l'historien du Jura», dictait son cours qu'il convenait de «réciter fidèlement par écrit» lors des épreuves. Même la gymnastique comprenait un drill inspiré par le souci de la préparation pré-militaire et on y effectuait les «exercices d'armée».

Ces méthodes avaient une efficacité; dans la foulée des événements de mai 1968, on n'a plus voulu le reconnaître. Les pédagogues rejettent alors avec horreur la nécessité d'un certain drill, d'un apprentissage efficace, synonyme d'une certaine dose d'effort et de «souffrance». Et le nombre des illettrés s'accroît dans les sociétés occidentales. Disant cela, je reste conscient que les sciences, les technologies et les techniques sont devenues infiniment complexes. Un individu normal ne parvient plus à mémoriser, même des procédures de base, l'informatique a révolutionné les relations entre l'homme et la machine. Pourtant, ne faudrait-il pas toujours, et dans tous les domaines, comprendre, puis apprendre?

Dans les années 1960, l'école de recrues, l'école de sous-officiers, l'école d'officiers, les paitements de galons sont pénibles, et je ne veux pas dire par là

qu'aujourd'hui ces périodes militaires sont devenues des «Clubs Méditerranée»! Sur le *Centurion* modèle 55 ou 57, le travail est dur. Sur un char de combat, tout est très lourd: les tabliers de blindage qu'il faut sans cesse monter ou démonter, le coin de culasse du canon qu'on nettoie après le tir, les maillons quand il s'agit de réparer une chenille, les couvercles des moteurs, etc. Les pleins (près de mille litres par véhicule) se font avec des jerricanes qu'il faut hisser sur les couvercles du moteur. La boîte à vitesses nécessite un double débrayage que l'on monte ou que l'on descende les vitesses. Il faut déployer une force de quarante kilo pour actionner la pédale adéquate!

Les instructeurs, pour leur part, veillent à endurcir les citoyens-soldats qui leur sont confiés, à maintenir et à améliorer leur condition physique. A l'école d'officiers, la nuit du mardi au mercredi de la première semaine – au mois de février par une température glaciale – est consacrée à une pénible course aux points suivie d'une patrouille cycliste d'une septaine de kilomètres sur des «machines» dont les selles blessent les postérieurs. Beaucoup la terminent vers les six heures du matin, une heure avant la reprise du travail... Les cent kilomètres en fin d'école, effectués sans aucune halte sauf pour se ravitailler et travailler aux postes, mettent également à l'épreuve la résistance physique et psychique au sein des patrouilles de quatre aspirants. Et je me rappelle cet ami neuchâtelois



Au premier plan, le conseiller fédéral Jean-Pascal Delamuraz en visite à Thoune au régiment de chars 7. A sa gauche, le divisionnaire Bernard Chatelan.

marchant en queue, qui pleure à chaude larmes sans savoir pourquoi ou ces deux co-équipiers qui s'endorment, debout, au bord du chemin, alors que le chef d'armes a arrêté la patrouille pour s'entretenir avec les aspirants.

Nous ne nous prendrons pas pour des héros. Pourtant, à un moment difficile, combien de fois allons-nous penser: «Ce que je vis maintenant, ce n'est pas aussi dur que tel moment de ma vie militaire, que j'ai réussi à supporter.» Dans *Les Olympiques* Henry de Montherlant a écrit: «Qu'il y a de réserves dans un corps, dans une âme! Je me souviens de ces jours de guerre où l'on se disait: «Encore quinze kilomètres de marche? Mais je suis incapable de faire quinze cents mètres! Cette fois, c'est bien sûr, je vais tomber sur la route.» Et les quinze kilomètres étaient faits, et au

bout, arrivant dans la ville, on se ranimait avec le pas cadencé (...)².» Il précisera dans *La Rose de sable*: «On ne sait jamais tout ce qu'on peut faire et tout ce qu'on peut supporter.»

Une formation permanente et gratuite, utile dans le civil

Passons rapidement sur le fait qu'en remplissant ses obligations militaires, même comme «simple» soldat, on apprend à connaître son pays, parce qu'on fait service dans telle ou telle région exotique, qu'on la parcourt à pied lors de marches pas toujours faciles, qu'on l'étudie lors d'écoles ou de cours durant lesquels la tactique et les reconnaissances ont une place de choix. Combien de jeunes Confédérés ont-ils découvert le Tessin en séjournant à Losone, à

² Romans et œuvres de fiction non théâtrales. Paris, Gallimard, Collection La Pléiade, p. 314.

Isone ou au Monte Ceneri, le Valais en allant faire des tirs d'artillerie au Simplon, les Grisons en montant leurs blindés à Hinterrhein, l'Oberland bernois lors d'une marche forcée avec l'équipement complet du fantassin, après une entrée en service sous forme de «mobilisation de guerre»?

Jusqu'en 2003, le fait de ne pas servir dans les troupes cantonales d'infanterie mais dans les troupes fédérales, (l'artillerie, le génie ou les formations mécanisées), crée automatiquement des liens avec des compatriotes de l'ensemble de la Suisse et de tous les niveaux sociaux. Contrairement à ce que beaucoup pensent, on trouve dans les états-majors de régiment, de division et de corps d'armée l'horticulteur, le vigneron, le patricien-juriste bernois et le directeur général de Swissair qui collaborent dans un même groupe de travail.

Ainsi des horizons nouveaux s'ouvrent pour un maître de gymnase fribourgeois travaillant dans le Jura, car les conversations, pendant les moments de loisirs, ne portent pas prioritairement sur ses problèmes professionnels ou ceux de la région où il vit. Il convient qu'il dise également que sa maîtrise, malheureusement peu satisfaisante de l'allemand et sa compréhension des dialectes alémaniques, il la doit à ses périodes de service dans les troupes blindées,



1987: défilé à Lausanne à l'avenue de Rhodanie de la division mécanisée 1. Les chars du bataillon du génie 1 arrivent à la hauteur de la tribune officielle.

pas tellement à huit ans de leçons d'allemand à différents niveaux scolaires. A l'armée, pendant l'instruction, la langue utilisée est celle de la majorité. Pendant son école de recrues, son école d'officiers et durant ses premiers cours au régiment de chars 7, les compatriotes alémaniques forment l'écrasante majorité des effectifs.

De ses supérieurs alémaniques, tous bilingues³, le lieutenant Peter Lindt de Kreuzlingen, le premier-lieutenant Somm, futur responsable de l'Association patronale dans l'industrie des machines, le capitaine Armin Suter, maître-paysan à Aubonne, les majors Jean Meyer, futur président central du Touring Club suisse, et Hans Bangerter, agriculteur à Lyss, le colonel instructeur Robert Haener,

bientôt chef d'arme des troupes mécanisées et légères, il garde le meilleur des souvenirs, même si, parfois, ils recouraient au *français fédéral*. Il ne fallait pas que «*le compagnie Somm, il rentre plein...*» Et puis il y a des fautes de français qui contribuent à créer une ambiance, un esprit de corps. En revanche, il ne garde pas un bon souvenir d'un Valaisan romand qui a été son caporal, son lieutenant et son capitaine, ou d'un commandant de bataillon, un Vaudois cadre dans une grande banque. La «barrière des röschts» n'existe pas dans l'armée, contrairement ce qu'ont pu prétendre certains journalistes et politiciens. Ce ne sont pas les plaisanteries, les farces, plus ou moins bonnes, que les soldats romands et alémaniques peuvent se faire qui indique le contraire.

³ Il s'avérerait indispensable aujourd'hui que les Alémaniques, officiers et fonctionnaires du Département de la défense, s'inspirent de ces prédecesseurs, puissent et veuillent s'exprimer en français. La boutade d'un instructeur romand, pendant son passage à l'Académie militaire, a un gros fond de vérité: «Il est indispensable pour un instructeur romand de maîtriser l'allemand, mais il est parfaitement facultatif pour un instructeur alémanique de savoir le français.»

Des expériences dans le domaine de la conduite

«*Servir, c'est la devise de tous ceux qui aiment commander.*»

Jean Giraudoux

Le caporal ou le chef de section qui paie son galon et effectue ses cours de répétition accumule une expérience que, le plus souvent, il n'a pas encore eu l'occasion de faire dans la vie civile. Il a une vingtaine d'années, il instruit et il conduit. La difficulté de sa tâche n'est pas identique s'il sert dans l'infanterie, les troupes mécanisées ou une formation logistique. Il est plus beaucoup plus facile d'appliquer la technique de combat propre à une section de chars et de conduire à l'engagement une quinzaine de tankistes, chacun à sa place dans son engin que des fusiliers ou des grenadiers de chars qu'il s'agit de déployer et de faire évoluer correctement dans le terrain, tout en engageant judicieusement les différentes armes dont ils disposent. Si le caporal, le lieutenant ou le capitaine doit être plus *meneur d'hommes* que son camarade des blindés, il n'en reste pas moins que tous font des expériences qui peuvent leur être utiles dans la vie civile.

A l'armée, on applique un schéma d'appréciation de la situation, qui débouche sur une décision comprenant plusieurs volets, qu'il faudra modifier si l'évolution des événements ne correspond pas à ce qu'on a planifié. On apprend aussi la pluridisciplinarité: la décision du chef doit créer les conditions



1997: exercice franco-suisse de sauvetage à Seyssel (Haute-Savoie).

qui permettent aux armes d'appui et à la logistique d'intervenir efficacement. Parfois, quand le temps le permet, l'ombre de Boileau vient répéter: «Dix fois sur le métier remettez votre ouvrage», parce que quelqu'un a révélé le *grain de sable* qui risque de mettre en danger l'ensemble de l'action! On apprend surtout à agir et à réagir en cas

de crise. Toute opération militaire, même infra-guerrière, ne se situe-t-elle pas dans un contexte de crise? Dans toute formation militaire, il y a des fortes têtes, des nonchalants, des antimilitaristes qu'il faut intégrer, parfois «mettre au pas» pour que le climat du groupe, de la section ou de la compagnie ne se détériore pas. A

certains moments, seuls le doigté, le bon sens et la fermeté permettent d'arriver à ses fins. Enoyer au lit une compagnie formée pour moitié de Valaisans et de Jurassiens n'est pas une sinécure, surtout si l'on se trouve dans un cantonnement isolé avec une cantine ad hoc tout au fond de la place de l'Hongrin... Pas évident non plus de commander cette unité à l'époque du plébiscite du 23 juin 1974 qui concernait l'ensemble du Jura bernois, les Jurassiens du Nord et ceux du Sud formant chacun un quart des effectifs.

Ces expériences ont été de grande utilité dans mon enseignement au gymnase. Ayant commencé dans la carrière à une époque où les hautes écoles et les stages pédagogiques n'existaient pas, je suis convaincu que mes «stages militaires» m'ont aidé à appliquer une méthode, à m'adapter aux réformes et aux conditions toujours nouvelles de l'enseignement. Quelle que soit sa formation préalable, on fait des erreurs pendant les premières années de sa carrière; le système actuel de formation des maîtres ne les évite d'ailleurs pas. Par sa naïveté, son laxisme ou ses exigences exagérées, le débutant commence par faire du «massacre pédagogique», c'est du moins ce que me confiait mon ancien maître d'histoire de l'art, le jour où j'entrais sur la

pointe des pieds comme jeune enseignant dans l'établissement où j'avais été élève.

Conduire des voyages d'étude ou des camps de ski ne pose pas de gros problèmes quand on a pu tenir sous contrôle des Valaisans et des Jurassiens en uniforme! Sa conception de la discipline a de bonnes chances d'être frappée au coin du réalisme: bien que le règlement de l'école interdise aux jeunes gens de pénétrer dans les dortoirs des jeunes filles, le fait qu'une vingtaine de garçons *prenne d'assaut un tel sanctuaire* ne révèle pas un érotisme débridé mais apparaît comme un chahut d'étudiants qui ne justifie pas des rapports à la direction et au *Ministère cantonal de l'éducation nationale*. Une intervention immédiate et une mise au point lors du prochain petit déjeuner suffit. Un de mes collègues, sans expérience militaire, n'a pas réagi de cette manière dans des circonstances similaires...

En histoire militaire, très utile d'avoir fait du service...

Une formation d'officier, même à des niveaux modestes, permet de mieux comprendre en histoire militaire la réalité et la complexité des problèmes qui se posent dans les forces armées, quelle que soit l'époque consi-

dérée. N'est-il pas difficile de saisir dans son ensemble une procédure de décision dans un état-major, les passages obligés de l'instruction, les rapports entre les soldats et les officiers, leur psychologie quand on n'a pas vécu des périodes de service? Seul un militaire peut ressentir vraiment la formule du général de Gaulle: «Commander, comme gouverner, c'est choisir entre les inconvénients». Dans les colloques annuels de la Commission internationale d'histoire militaire, les militaires-historiens constatent que leurs collègues, purs universitaires qui ont travaillé scrupuleusement selon des méthodes académiques, n'arrivent pas toujours à maîtriser l'ensemble de la question qu'ils traitent, parce qu'ils n'en ont qu'une «vue extérieure». C'est se montrer un «profane non initié» que de souligner doctement dans son exposé qu'une opération militaire doit toujours être préparée!

Vraiment, c'est en partie parce que j'ai fait de longues périodes de service dans l'Armée 61 et dans l'Armée 95 que «je suis patriote (...) que j'aime mon pays au sens géographique du mot, j'aime une terre, un certain climat, un certain ciel; je l'aime de nécessité.⁴» J'ose espérer qu'il en serait allé de même dans l'Armée XXI.

H. W.

⁴ C.-F. Ramuz: *Besoin de grandeur*.